

# *Le Très-Bas* : un livre de pauvre

Gérard POULOUIN  
Université de Caen  
*Équipe de recherche LASLAR*

*Le Très-Bas*, ouvrage qui met en scène François d'Assise, est paru originellement dans la collection « L'un et l'autre », aux éditions Gallimard, en 1992<sup>1</sup>. Cette collection accueille des méditations personnelles sur diverses figures, historiques ou non... « Des vies, mais telles que la mémoire les invente, que notre imagination les recrée, qu'une passion les anime. Des récits subjectifs, à mille lieues de la biographie traditionnelle »<sup>2</sup>. Le texte de Christian Bobin consacré au saint d'Assise a été repris, chez le même éditeur, en collection « folio », en 2012<sup>3</sup>.

\*

Quand on ouvre le livre, on ne découvre pas d'emblée François d'Assise. Une phrase en italique s'offre au lecteur, une phrase empruntée à la Bible : « L'enfant partit avec l'ange et le chien suivit derrière » (p. 13). Dans le Livre de Tobie (ch. VI), un récit s'esquisse, au-delà de cette phrase : « Ils marchèrent tous deux, et quand vint le premier soir, ils campèrent le long du Tibre ». Christian Bobin ne retient que la première phrase en ouverture de son livre, il la reprend pour introduire le saint d'Assise : « Cette phrase convient merveilleusement à François d'Assise ». En quoi ? « Dans cette phrase, écrit Bobin, vous ne voyez ni l'ange ni l'enfant. Vous voyez le chien seulement [...]. Ce chien est dans la Bible. [...] Vous ne connaissez même que celui-là, traînant les chemins, suivant ses deux maîtres : l'enfant et l'ange, le rire et le silence, le jeu et la grâce. Chien François d'Assise » (p. 14-15).

L'ange et le chien réapparaissent à la toute fin du livre dans un contexte spécifique, celui de la misère dans un pays. Le narrateur considère une photographie, parue dans un journal, représentant « une famille de mendiants », « le père et la mère au premier plan, entourés par une dizaine

---

<sup>1</sup> Pour ce livre, Bobin a reçu le Prix des Deux-Magots, le Prix Joseph-Delteil, le Grand Prix catholique de Littérature.

<sup>2</sup> Texte qui accompagne les volumes de la collection « L'un et l'autre » (sur le rabat de la 4<sup>e</sup> de couverture).

<sup>3</sup> Les citations suivies d'une pagination sont extraites de cette édition.

d'enfants aux visages étrangement radieux, ouverts » (p. 128-129). Un regard attentif révèle la présence d'un ange et d'un chien – le chien de Tobie – dans la photographie, figures présentes dans les premières pages du livre. Le chien « trois pas en arrière » : « cette joie dans son allure, cette joie insensée – le contraire de la gaieté marchande » (p. 130). Ainsi une scène moderne accède-t-elle au statut d'image sainte. Bobin marque de l'empathie pour une famille confrontée à la misère, associe cette famille à un ange. Une telle évocation de la misère à la fin du livre, après le récit de la trajectoire de François d'Assise avant sa montée au Ciel, donne tout son sens à un récit qui n'est pas qu'hagiographique ; il est aussi riche de questionnements sur l'état du monde.

Dans une chronique, publiée dans *Le Monde des religions*, Bobin, écrivain catholique, aborde avec netteté la question sociale, sous couvert d'un propos qui emprunte au domaine chrétien l'une de ses figures célestes : « [...] Il y a deux sortes d'anges dans nos villes, les femmes de ménage et les éboueurs. Invisibles comme il se doit. Le monde se plaît à maltraiter ses anges. [...] On devrait toujours se méfier des humbles. En un seul mot, ils délivrent toutes les forces du ciel, et c'est un déluge de bleu sur la vie »<sup>4</sup>. La question sociale est présente avec tout autant de netteté dans la méditation de Christian Bobin à propos de François, le frère des mendiants et le saint d'Assise.

\*

L'histoire de François occupe la plus grande part du livre, précédée par la procession biblique sur laquelle s'ouvre le livre et suivie par des considérations sociales et métaphysiques portant sur une photographie...

C. Bobin reprend, à propos de François d'Assise, des éléments présents dans divers récits consacrés à ce fils de marchand qui choisit de se mettre au service des plus pauvres. Il précise son statut social, ce qu'il fit avant de renoncer aux fastes du monde... La dramatisation est extrême quand il nous présente François se mettant nu afin de manifester sa rupture avec son père « qui [connaît] le prix des choses, [...] des choses, ne [connaît] que leur prix », et au-delà de celui-ci avec sa classe sociale (p. 68).

François d'Assise aurait quelque chose à nous dire sur la société de marché. Un auteur italien, Giacomo Todeschini, s'est préoccupé des conceptions économiques élaborées par des Franciscains soucieux de conjuguer les affirmations du Poverello avec la situation économique des cités italiennes au Moyen Âge<sup>5</sup>. L'ouvrage de Giacomo Todeschini a rencontré un écho certain

---

<sup>4</sup> Christian Bobin, « Un déluge de bleu », *Le Monde des religions*, septembre-octobre 2013, p. 59.

<sup>5</sup> Voir Giacomo Todeschini, *Richesse franciscaine. De la pauvreté volontaire à la société de marché*. Traduit de l'italien par Nathalie Gailius et Robert Nigro. Lagrasse : Editions Verdier, 2008. Voir Giacomo Todeschini : « Marché, profit, valeur... Les Franciscains ont inventé le langage de l'économie moderne dès le XIII<sup>e</sup> siècle »,

en France. Voici quelques citations relevées dans la presse française. « Pauvreté, marginalité, richesse : tels sont les débats qui, dès la fin du XII<sup>e</sup> siècle, agitent les cités italiennes et, bientôt, les grands centres urbains de la chrétienté. Au cours du Moyen Age naissent en Occident la question sociale et les théories économiques. Giacomo Todeschini le rappelle dès le début de sa *Richesse franciscaine*, l'un des essais les plus originaux de cette fin 2008 » (Jean-Michel de Montremy, « François d'Assise en inventeur du capitalisme », *Le Journal du dimanche*, 21 décembre 2008). « Parmi les grandes figures du Moyen Age, François d'Assise (1182-1226) est assurément l'une des plus vivantes aujourd'hui. Le marchand devenu ermite charismatique, qui fit de la pauvreté une valeur cruciale de la communauté, inspire autant la pensée sociologique que la scène théâtrale. [...] Tout le propos du livre très profond de Giacomo Todeschini [...] est de montrer comment, à partir de réflexions sur la pauvreté, la pensée franciscaine a contribué à façonner le langage et les pratiques économiques de l'époque, en particulier à propos du marché » (Nicolas Offenstadt, « Modernité de François d'Assise », *Le Monde des livres*, 5 décembre 2008, p. 6). « [*Les Actes du bienheureux François et de ses compagnons* ont été traduits du latin] Sans y rechercher de grandes révélations sur François, on relira différemment *Les Actes* de sa vie, en goûtant, derrière la traduction, le charme d'un latin resté souvent proche de l'oralité. [...] On entendra résonner la voix du Poverello, aux préoccupations « sociales » toujours actuelles quand, scellant son accord avec frère Loup, il lui déclarait : “[...] *tout ce que tu fais de mal, tu le fais à cause d'une faim enragée* ”. Les Spirituels, qui avaient placé ces paroles dans la bouche du saint d'Assise, avaient fait le choix d'une pauvreté rigoureuse. Un essai très stimulant de Giacomo Todeschini montre qu'il appartient néanmoins à la pensée franciscaine, et notamment à son courant le plus radical, de poser les bases des réflexions économiques du capitalisme moderne. [...] » (Stéphane Boiron, « La geste des Franciscains », *Le Figaro littéraire*, 22 juin 2009, p. 6).

Christian Bobin ne se préoccupe pas de ce que la pensée franciscaine a pu nourrir dans le domaine économique. Il distingue François, attentif aux mendiants, des théologiens : « Il y a déjà, de ton vivant, des bibliothèques d'études franciscaines, des théologiens qui ruminent sur la notion de pauvreté [...] donnant aux parchemins le soin qu'ils refusent aux hommes » (p. 117-118). Lui importe l'interpellation du Poverello à l'adresse d'une société qui voit coexister extrême richesse et extrême pauvreté, hier et aujourd'hui encore. « Le

---

Propos recueillis par Pascale-Marie Deschamps, Enjeux-Les Échos, avril 2009, supplément de *Les Échos* des 3-4 avril 2009. En Italie, la référence à la pensée franciscaine trouve place dans le discours de Beppe Grillo ! « Nous sommes les premiers franciscains de la politique » déclare celui-ci (propos cité dans *Le Monde* des 26-27 janvier 2014, p. 4).

marchand, le guerrier et le prêtre. Ces trois-là se partagent le treizième siècle. Et puis il y a une autre classe. Elle est dans l'ombre [...]. Cette classe est celle des pauvres. Elle est du treizième et elle est du vingtième, elle est de tous les siècles. Elle est aussi vieille que Dieu, aussi muette que Dieu, aussi perdue que lui dans sa vieillesse, dans son silence » (p. 18-19). Evolution notable depuis le Moyen Âge : « Au treizième siècle il y avait les marchands, les prêtres et les soldats. Au vingtième siècle il n'y a plus que des marchands » (p. 127).

Le romancier Yannick Haenel, dans un article consacré au dernier séjour de François d'Assise à La Verna en Toscane, cite une affirmation du saint homme qui peut dérouter : « Dans la Règle de 1221, François écrit : « *Nous ne devons pas accorder plus d'utilité à l'argent et aux pièces de monnaie qu'à des cailloux.* » [...] ». On qualifiera, au vu d'une telle affirmation, le franciscanisme de réactionnaire, on le jugera sévèrement. Commentant cette phrase qu'il cite pareillement, Jacques Le Goff précise à qui elle est destinée. François n'a point « voulu étendre à toute l'humanité sa Règle. [...] François ne voulait même pas transformer ses compagnons en *ordre*, il ne désirait réunir qu'un petit groupe, une élite qui maintiendrait un contrepoids, une inquiétude, un ferment dans la montée du bien-être »<sup>6</sup>. Pour Yannick Haenel « la pauvreté volontaire des franciscains [...] relève [...] d'une espérance, c'est-à-dire d'une alternative spirituelle et politique ; elle déjoue – conjure – le danger qui, dès le XIII<sup>e</sup> siècle, commence d'arraisonner le monde occidental dans la logique unique du calcul »<sup>7</sup>. C'est cette alternative que valorise C. Bobin dans *Le Très-Bas*.

Yannick Haenel, commentant un ouvrage de Giorgio Agamben, précise en quoi François d'Assise, privilégiant telle « forme de vie », va à l'encontre de l'économie de marché. « Selon Giorgio Agamben, qui étudie dans *De la très haute pauvreté* les règles de la vie des moines, il ne s'agit pas tant, pour François, d' « *appliquer une forme à la vie, mais de vivre selon cette forme, c'est-à-dire qu'il s'agit d'une vie qui, en suivant un exemple, se fait elle-même forme, coïncide avec elle* ». Cette « forme de vie » s'accomplit à rebours de la valeur d'échange sur laquelle est fondée la consommation occidentale : elle « *fait usage des choses – écrit Giorgio Agamben – sans jamais se les approprier* »<sup>8</sup>. C. Bobin, dans sa propre vie de saint de François, déploie la trajectoire humaine de celui qui se retira, avant de mourir, à La Verna ; cerne la cohérence de la « forme de vie » adoptée par François.

\*

---

<sup>6</sup> Jacques Le Goff, « À la recherche du vrai saint François » [originellement publié en italien en 1967], p. 87 in *Héros du Moyen Âge, le Saint et le Roi*, Paris : Gallimard, coll. « Quarto », 2004 (trad. en français par Lisa Barruffi).

<sup>7</sup> Yannick Haenel, « Sur les traces de Saint François », *Philosophie magazine*, n° 71, juillet-août 2013, p. 33.

<sup>8</sup> *Ibid.*

François d'Assise est présent dans *La Divine Comédie* de Dante, au chant XI du *Paradis* :

[...] nel crudo sasso intra Tevero e Arno / da Cristo prese  
l'ultimo sigillo, / che le sue membra due anni portarno. /  
Quando a colui ch'a tanto ben sortillo / piacque di trarlo suso a  
la mercede / ch'el meritò nel suo farsi pusillo, / a' frati suoi, si  
com' a giuste rede, / raccomandò la donna sua piú cara [...].

Jacqueline Risset traduit « pusillo » par « petit ». Hyacinthe Vulliez, autre traducteur de Dante, par « très bas »<sup>9</sup>. Ces derniers mots, Christian Bobin les emploie, non pas pour François d'Assise, mais pour Dieu, avec des majuscules. François s'adresse traditionnellement à Dieu le Très-Haut. François - dans le récit de Bobin - s'adresse au Très-Bas. Pour Bobin, à côté du Dieu de la Bible du « Dieu bâtisseur » (p. 33), il y a le « Dieu braconnier » (p.33), le « Très-Bas, dieu à hauteur d'enfance » (p. 38). François d'Assise « emprunte la voix du Très-Bas, jamais celle du Très-Haut. Il sait bien qu'il n'y a qu'un Dieu » (p. 80).

Dans *Le cantique de Frère Soleil ou des créatures*, François d'Assise s'adresse au Très-Haut : « Altissimu, omnipotente bon Signore, / Tue so' le laude, la gloria et l'honore et onne benedictione. / Ad Te solo, Altissimo, se konfano, / et nullu, homo ène dignu te mentovare »<sup>10</sup>. Dans *La Légende dorée* de Jacques de Voragine, François est ainsi présenté :

François, le serviteur et l'ami du Très-Haut, né dans la ville d'Assise, et négociant, vécut dans la vanité jusqu'à l'âge de près de vingt ans. Notre-Seigneur se servit du fouet de l'infirmité pour le corriger et le changea subitement en un autre homme [...]<sup>11</sup>.

C. Bobin introduit, quand il s'agit de parler du Dieu des chrétiens, une distinction entre le Très-Haut et le Très-Bas. François est le « très bas » qui veut suivre dans ses œuvres le Très-Bas, qui est un des noms possibles de Dieu. Celui auquel s'adresse François dans ses prières se reconnaît dans la trajectoire humaine de François, il est le Dieu des enfants, le Dieu des pauvres. C. Bobin

---

<sup>9</sup> Dante, *La Divine Comédie, Le Paradis*. Traduction de Jacqueline Risset. Paris : Flammarion, GF, 1992, p. 114-115. Hyacinthe Vulliez est cité dans *Frère François Le saint d'Assise*, par Gérard Bessière, Hyacinthe Vulliez. Paris : Gallimard, coll. « Découvertes », 1998 (rabat de la couverture du livre).

<sup>10</sup> « Très haut, tout-puissant et bon Seigneur, / à toi louange, gloire, honneur, / et toute bénédiction ; / à toi seul ils conviennent, Ô Très-Haut, / et nul homme n'est digne de te nommer. » (Traduction française par le P. Damien Vorreux, citée dans *La Croix*, 1-2 août 2009, p. 11).

<sup>11</sup> Jacques de Voragine, *La Légende dorée*, traduction de J.-B. M. Roze, Paris : Garnier-Flammarion, tome II, 1967, p. 254.

qui consacre deux pages à Jacques de Voragine, un dominicain auteur d'un recueil de vies de saints, cite la première des deux phrases ci-dessus (p. 37), et introduit une autre formulation : « François, le serviteur et l'ami du Très-Bas, vécut dans la douceur jusqu'à l'âge de près de vingt ans » (p. 39).

Le Dieu de François enfant selon C. Bobin, c'est « le Dieu imprévoyant des pluies d'été, le Dieu braconnier du temps qui passe » (p. 33), c'est « le Dieu des heures simples [qui] a pris le cœur de l'enfant au berceau » (p. 34). Au Très-Haut du récit de Jacques de Voragine consacré à François s'oppose le Très-Bas, « Dieu à hauteur d'enfance » (p. 38). Allant à la rencontre des lépreux, « dans la léproserie près d'Assise », François « a trouvé la maison du maître. Il sait maintenant où loge le Très-Bas : au ras de la lumière du siècle, là où la vie manque de tout » (p. 58-59).

François « emprunte la voix du Très-Bas, jamais celle du Très-Haut » (p. 80). François est « penché sur le berceau du monde, imposant silence aux puissants, aux marchands, aux guerriers et même à Dieu. Oui, même à Dieu Très-Haut qui parle trop fort [...] » (p. 81). Il rejoint ainsi le Très-Bas et la figure maternelle dans la relation de celle-ci avec l'enfant.

\*

C. Bobin introduit - aux côtés de François d'Assise - Claire qui sera la fondatrice d'un ordre féminin dont la règle s'inspire de celle des Franciscains. C. Bobin souligne la proximité entre François et Claire : comme lui, elle a fui sa famille, hostile aux injonctions de son milieu familial, elle a choisi de servir Dieu dans les mêmes termes que François. « Elle échange sa robe étincelante contre un grossier sarrau de laine, et les voilà pour des années, ensemble et séparés [...] » (p. 100).

Claire d'Assise emploie, dans l'un de ses écrits, l'expression « très haut » à propos de Dieu : « Après que le très haut Père céleste eut daigné par sa grâce illuminer mon cœur pour que, selon l'exemple et l'enseignement de notre très bienheureux père saint François, je fasse pénitence, peu après sa conversion, ensemble avec mes sœurs je lui promis volontairement obéissance »<sup>12</sup>. Cette expression, C. Bobin la reprend, en l'associant à cette autre, « très bas » : Claire se voue à Dieu, « celui qu'elle veut épouser n'est pas là et il n'est pas ailleurs. Il est très haut et très bas, il est loin et près » (p. 100). S'adressant à Agnès de Prague dont la démarche rejoint la sienne, Claire d'Assise salue son choix : elle a opté pour « la très sainte pauvreté et le dénuement du corps en prenant un époux de plus noble lignée, le Seigneur Jésus-Christ [...] »<sup>13</sup>. C. Bobin ne reprend pas l'opposition entre l'extrême pauvreté des serviteurs de Dieu et la

---

<sup>12</sup> Claire d'Assise, *Ecrits, Vies, documents*. Direction et traduction de Jacques Dalarun et Armelle Le Huërou. Paris : Editions du Cerf – Editions franciscaines, 2013, p. 163.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 117.

noblesse du Christ, il privilégie l'humilité du Christ, il construit ainsi une proximité entre les « très bas » et le Très-Bas.

C. Bobin introduit dans son texte une autre figure féminine : Marguerite Porete (vers 1250-1310), mystique chrétienne appartenant au courant des béguines qui se vouent à Dieu et aux œuvres pieuses. Elle sera condamnée par l'Église de Rome : « En 1310, moins d'un siècle après la mort de François d'Assise, [l'Église] brûle une femme, Marguerite Porete, pour son livre, le *Miroir des âmes simples et anéanties* » (p. 96). « Elle ne s'adresse ni au Très-Haut ni au Très-Bas. Elle s'adresse au Loin-Près » (p. 96). C. Bobin associe cette femme à François, réhabilitant ainsi cette figure en butte à l'hostilité de l'Église ; dans le *Miroir des âmes simples et anéanties*, écrit-il, « il n'y a rien que François d'Assise n'eût pu signer [...] » (p. 96). Non content de rendre hommage à l'auteure du *Miroir des âmes simples et anéanties*, C. Bobin veut faire entendre que la perception féminine dans le champ du christianisme mérite attention<sup>14</sup>.

« Les femmes sont dans la Bible presque aussi nombreuses que les oiseaux » (p. 98). Le Christ est entouré de femmes. François d'Assise a rencontré Claire, « une femme aimante, sa sœur, son double » (p. 99). Enfant, il a bénéficié de l'amour de sa mère, d'origine provençale, qui a servi d'initiatrice à la *fin'amor*. Par elle le message des troubadours est porté jusqu'à Assise.

Pour accéder à une sainteté telle celle de François, il convient de rompre, affirme Bobin, avec un ordre auquel se soumettent les hommes, d'accepter un acquiescement à la vie - et à Dieu, acquiescement à la vie assumé par les femmes.

« Il est toujours possible pour un homme de rejoindre le camp des femmes, le rire de Dieu. [...] Un homme qui [...] sort de lui-même, de sa peur, négligeant cette pesanteur du sérieux qui est pesanteur du passé, un tel homme devient comme celui qui ne tient plus en place, qui ne croit plus aux fatalités dictées par le sexe, aux hiérarchies imposées par la loi et la coutume : un enfant ou un saint, dans la proximité riante du Dieu – et des femmes » (p. 98).

L'esprit d'enfance contredit l'esprit de sérieux, il habite François. Il favorise un acquiescement à la vie – et à Dieu, peu soucieux des règles de l'économie de marché, des situations sociales. Cet acquiescement se manifeste

---

<sup>14</sup> Marguerite Porete n'est point inconnue : son livre est un témoignage majeur de la mystique occidentale. Voir Marguerite Porete, *Le Miroir des âmes simples et anéanties*, trad. de Max Huot de Longchamp, Paris : Albin Michel, 2011. Elle est l'objet de travaux académiques. Voir *Marguerite Porete et le miroir des simples âmes, Perspectives historiques, philosophiques*, Sean L. Field, Robert E. Lerner, Sylvain Piron (dir.), Paris : Vrin, Études de philosophie médiévale, 2014 (compte rendu sur le site de l'EHESS : <http://crh.ehess/index.php?3623>)

dans des modalités différentes, en particulier dans « le chant », contre « le discours de l'économie, gangrénant de ses métamorphoses tous les domaines de la vie ». Ce « chant » c'est celui des troubadours chantres de l'amour, c'est celui des mystiques et des saints hérauts de Dieu. C. Bobin l'affirme dans un entretien : « Entre ces deux langues, pas de compromis. [...] Soit l'argent, soit le chant. Soit le monde, soit l'amour. On ne peut servir les deux à la fois »<sup>15</sup>. François d'Assise a vécu un tel acquiescement à la vie – et à Dieu.

\*

Que reste-t-il de François d'Assise des siècles après sa disparition ? « Le chant s'en est allé avec l'oiseau » (p. 105). Est-il possible d'assumer le message de François ? En passant outre à des considérations imposées par une *doxa* qui accompagne notre temps, en passant outre à « l'ordre du mensonge, de la mort, de la vie en société » (p. 14), en renouant avec l'esprit d'enfance, en renouant avec la puérité de François.

« [...] nous ne croyons qu'à ce qui est puissant, raisonnable, adulte [...] » (p. 108). François d'Assise est aux antipodes de l'ordre adulte, il privilégie ce qui est humble, merveilleux, puéril, il « parle aux oiseaux ou à Claire, sœur d'insouciance » (p. 109). « Il est amoureux [...] » (p. 109). En cela François reste fidèle à l'esprit d'enfance.

Il n'y a pas d'amour adulte, mûr et raisonnable. Il n'y a devant l'amour aucun adulte, que des enfants, que cet esprit d'enfance qui est abandon, insouciance, esprit de la perte d'esprit. L'âge additionne. L'expérience accumule. La raison construit. L'esprit d'enfance ne compte rien, n'entasse rien, ne bâtit rien [...] (p. 110).

Le Christ - auquel se référait François d'Assise – est à ce titre exemplaire. C. Bobin le rappelle dans *L'homme qui marche* :

C'est une pesanteur des sociétés marchandes – et toutes les sociétés sont marchandes, toutes ont quelque chose à vendre – que de penser les gens comme des choses, que de distinguer les choses suivant leur rareté, et les hommes suivant leur puissance. Lui, il a ce cœur d'enfant de ne rien savoir des distinctions. Le vertueux et le voyou, le mendiant et le prince, il s'adresse à tous de la même voix limpide [...] <sup>16</sup>.

---

<sup>15</sup> Christian Bobin, *La merveille et l'obscur*, Vénissieux : Paroles d'aube, 1991, p. 37.

<sup>16</sup> Christian Bobin, *L'homme qui marche*, Cognac : Le temps qu'il fait, 1995, p. 15.



Écrivain catholique, C. Bobin assume pleinement le message de François d'Assise, frère du Christ. Il se réfère à la pensée franciscaine, dans sa dimension spirituelle, quand il parle du capitalisme financier.

[...] On croit que ce qui est précieux est ce qui est isolé au sommet d'une gloire, d'une force, de la tour d'une banque. Mais on se trompe. Le plus précieux est ce qui est faible, pauvre, banal, ce qui, soulevé par un regard d'amour, ne connaît pas la mort. [...] La racine de l'humain c'est le spirituel, et le spirituel c'est venir en aide à ce qui souffre, aider à la circulation de l'air dans les poumons, du sang dans la parole, de la lumière dans les yeux. [...] Il y a quelque chose de la vie qui ne tient pas dans un coffre-fort. Ce quelque chose – l'esprit d'enfance – est seul précieux<sup>17</sup>.

Cet esprit d'enfance est accueillant à Dieu. « Dieu c'est ce que savent les enfants, pas les adultes. Un adulte n'a pas de temps à perdre à nourrir les moineaux » (p. 111). Dieu, pour C. Bobin, est « dans les ritournelles d'enfance, dans le sang perdu des pauvres, dans la voix des simples (...) » (p. 111).

Christian Bobin nous propose « un livre maigre, un vrai livre de pauvre » qui fait songer à « une chemise de pauvre trop souvent lavée, trop souvent ravaudée » (p. 109). Il fait ainsi référence à l'habit du saint. A l'intérieur de l'église Saint François à Hérouville Saint-Clair, près de Caen, nous avons une tapisserie représentant le saint entouré d'oiseaux ; l'habit de François dans cette tapisserie réalisée en 1998 est fait de pièces de tissu juxtaposées. Dans le cadre de la MRSH à Caen, en 2014, l'affiche qui annonce les interventions du séminaire consacrées au Poverello présente son habit de bure fait de pièces et de morceaux. Le livre de Christian Bobin est construit dans cet esprit : réunir divers éléments afin proposer à son tour une vie du saint d'Assise. Et plus encore. Ce qui est dit de Marguerite Porete, ce qui est dit de la misère dans une ville-monde contemporaine, de l'économie de marché, tous ces passages foncièrement politiques amènent le lecteur du livre *Le Très-Bas* à percevoir dans le saint d'Assise une figure essentielle de la conscience humaine<sup>18</sup>. L'écrivain Christian Bobin rejoint l'historien Jacques Le Goff. « [Le] contrepoint franciscain, écrit Jacques Le Goff, est resté un besoin du monde moderne, pour les croyants comme pour les incroyants. Et comme François l'a, par la parole et

---

<sup>17</sup> Christian Bobin, « Génie de l'air », *Le Monde des religions*, septembre-octobre 2012, p. 47.

<sup>18</sup> Anatole France dit d'Epicure et de saint François d'Assise que « Ce sont là [...] les deux meilleurs amis que l'humanité souffrante ait encore rencontrés dans sa marche désorientée [...] » (*Les opinions de Jérôme Coignard* [édition revue et corrigée par l'auteur, 1925], Le Livre de poche, n° 2542, 1969, p. 13.

l'exemple, prêché avec une flamme, une pureté, une poésie inégalables, le franciscanisme est demeuré, aujourd'hui encore, selon le mot de Thomas de Celano, une "*sancta novitas*", une sainte nouveauté, et le Poverello non seulement un des protagonistes de l'histoire, mais un des guides de l'humanité »<sup>19</sup>.

---

<sup>19</sup> Jacques Le Goff, *op. cit.*, p. 87. Thomas de Celano est traduit en français. Voir *Les « Vies » de saint François d'Assise* de Thomas de Celano, traduit du latin par Dominique Poirel et Jacques Dalarun, Paris : Éditions du Cerf – Editions franciscaines, 2009.